L'Iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LA COLOMBE.

La Tourterelle, La Corneille, Le Corbeau.

[*Première partie*].

I. — LA COLOMBE DANS LES CULTES PRÉCHRÉTIENS.

À cause de ses mœurs paisibles et douces, de son attachement à son « colombeau » — pour parler comme saint François de Sales, — de sa couleur même et de son chant, la colombe fut prise par les peuples anciens, et dès l'origine de leurs symbolismes, comme l'idéogramme de la paix, de la fidélité conjugale, de la pureté des mœurs, de la simplicité et de la douleur résignée.

C'est dans l'île de Crète et dans l'ancien empire des Hittites d'Asie Mineure qu'ont été retrouvés les plus anciens documents religieux sur le culte de la Colombe, puisqu'ils sont antérieurs à l'utilisation des métaux dans ces contrées : « Dès l'âge néolithique, écrivait dernièrement le savant G. Glotz, on modelait en Crète des colombes de terre cuite, et on continua presque jusqu'à la fin de la période préhellénique ; avant d'être des exvotos symboliques, ces figurines furent de vrais idoles à qui l'on offrait comme victimes expiatoires des fouines, ennemies des oiseaux. En ces temps, la colombe avait assez d'efficace pour servir de talisman aux morts[1] ».

Dans ce monde crétois, à l'époque du bel art mycénien moyen, la Colombe, comme la Fleur de lis, se trouve partout représentée : sur les autels, les colonnes sacrées (Fig. 1), sur l'arbre de vie, sur les peintures des palais et dans la décoration des temples. Et, plus tard, la grande déesse de Cnosse, la portera sur sa tête comme l'émanation même de sa nature divine.

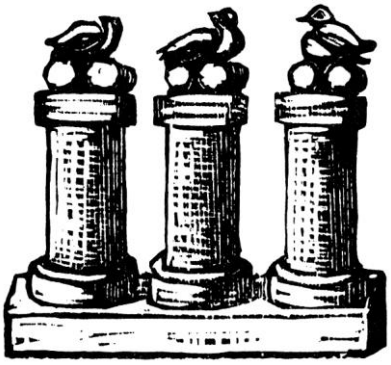

Fig. I. — La Colombe divine de Crète sur les colonnes sacrées.
Terre cuite de Cnosse.

[1] G. Glotz, *La Civilisation Égéenne*, liv. III, p. 277.

Chez les Hittites — les Hétéens de la Bible, — la déesse suprême Astarata portait également la Colombe sur sa tête en signe de divinité ; et cet oiseau était en or, ou tout au moins revêtu d'or[1].

En Phénicie, et dans la région qui s'étend à l'Orient jusqu'à l'Assyrie, la Colombe fut aussi l'oiseau de la grande déesse de l'Amour, Atargatis-Derceto — la même que l'Astarata des Hittites, — et les Phéniciens portèrent son culte en Sardaigne[2].

Parlant de la mort de l'illustre reine Sémiramis qui se disait fille d'Atargatis, Diodore de Sicile nous dit qu'« elle disparut tout à coup ; quelques-uns ont assuré qu'elle fut changée en Colombe et qu'elle s'envola au centre d'une troupe de ces oiseaux que l'on vit s'abattre sur son palais au moment où elle expirait[3] ».

Chez les Philistins, la Colombe fut l'oiseau tutélaire de la ville d'Ascalon[4] et la déesse de cette ville la portait, elle aussi, comme emblème divin.

Dans l'Archipel grec et dans la Grande-Grèce, l'âme humaine fut parfois figurée par une Colombe à tête humaine[5] ressemblant un peu à l'hirondelle androcéphale des Égyptiens, image de l'âme, également. C'est là sans doute la raison de la présence de petites colombes dans plusieurs tombeaux de Sicile ; on la trouve aussi parfois dans les sépultures gauloises et gallo-romaines (Fig. II).

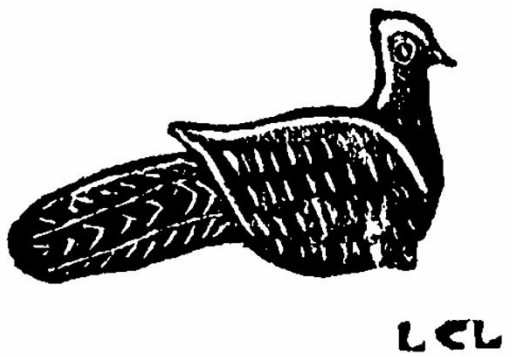

Fig. II. — Colombe en bronze (grandeur réelle), d'une tombe gallo-romaine de Pouant (Vienne).

Les Romains n'attribuèrent aucun sens nouveau à la Colombe ; leur symbolique se contenta de l'attacher au char de Vénus, et de faire d'elle l'emblème de tous les amours.

II. — LA COLOMBE DANS L'ART CHRÉTIEN.

Peu de temps après la mort de Jésus à Jérusalem, la nouvelle religion qu'il avait instaurée sur terre vint fixer son siège principal à Rome après l'avoir assis quelques années à Antioche, capitale de la Syrie.

Sur l'art décoratif alors en faveur dans Rome, le Christianisme greffa très vite, pour le service de ses idées, de ses prières et de ses mystères de foi, une symbolique à lui, créant des emblèmes ou chargeant les anciens de sens nouveaux d'une élévation très haute. De tous ceux qu'il adopta, la Colombe fut peut-être le plus souvent représentée, durant les premiers siècles, sur les parois des

[1] Cf. A. H. Sayce, *Les Hétéens*, p. 113.
[2] Cf. Miss Harisson, *Transactions of the third international Congress for the History of Religions*, II, 115, et suiv.
[3] Diodore de Sicile, *Bibl. Hist.* liv. II, chap. XX.
[4] G. Glotz, *La Civilisation Egéenne*, liv. IV, p. 451.
[5] Cf. de Witte, *Gazette des Beaux-Arts*, nov. 1863, p. 428.

Catacombes, les tombeaux des martyrs et des saints, sur les vases cultuels, sur les lampes ; elle y figure surtout le Saint-Esprit et le Christ ; un peu plus tard Marie, mère de Jésus, et, en tous temps, l'Église, l'Âme sainte, la Paix du Christ, l'Inspiration divine, les vertus de pureté, de douceur, de simplicité, de résignation.

III. — LA COLOMBE, EMBLÈME DE L'ESPRIT-SAINT.

Les textes saints qui portèrent, le plus vivement, les artistes chrétiens à représenter le Saint-Esprit sous la forme de la Colombe, sont incontestablement les passages des quatre Évangélistes qui relatent le baptême de Jésus dans les eaux du Jourdain, par Jean-Baptiste.

Écoutons l'autre saint Jean nous parler du Baptiseur : « Et Jean rendit témoignage en disant : « J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe, et il s'est reposé sur lui. Et moi je ne le connaissais pas ; mais Celui qui m'a envoyé baptiser m'a dit : « Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et se reposer, c'est lui qui baptisera dans l'Esprit saint ». Et moi, j'ai vu, et j'ai rendu témoignage qu'il est le Fils de Dieu[1] ».

Aussi, dès les premiers temps chrétiens, la Colombe apparaît dans l'art décoratif comme l'emblème accepté du Saint-Esprit. On la voit partout, avec cette signification précise, ou vraisemblable. Les premières représentations du baptême de Jésus la figurent naturellement au-dessus du Sauveur, et, peu après la paix de Constantin, les mosaïstes qui décorèrent le grand arc de la basilique Sainte-Marie-Majeure, à Rome, posèrent au-dessus de Marie l'image de la Colombe descendant du ciel au moment où l'ange lui annonce sa prochaine et divine maternité : « Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu... le Saint-Esprit descendra sur vous et la Vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. Et l'Être saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu[2] ».

C'est aussi l'Esprit-Saint qu'il faut voir ordinairement dans la Colombe qui, souvent, domine la croix sur les documents peints ou sculptés des Catacombes ; et aussi dans celle qui guide la barque, emblème de l'Église, quand, toutefois, cette colombe n'est pas celle de Noé, avec son rameau d'olivier.

Sur l'autel gallo-romain de Besançon (Fig. III), le Christ-Agneau est au pied de sa Croix dont la hampe supporte le Monogramme de son nom divin : X et P superposés ; au-dessus du tout, l'Esprit-Colombe triomphe parce qu'il est amour, et que la rédemption des hommes est le grand œuvre de l'amour du Christ. Autour de l'ensemble, cette inscription : « Ce signe présente aux peuples le royaume céleste », HOC SIGNVM PRAESTAT POPVLIS CAELESTIA REGNA.

Fig. III. — Sculpture de l'autel gallo-romain de Besançon.

[1] Saint Jean l'Évangéliste, *Évangile*, I, 32-34. — Et aussi : Saint Matthieu, *Évang*. IV, 16. — Saint Marc, *Évang*. I, 10. — Saint Luc, *Évang*. III, 22.
[2] Saint Luc, *Évangile*, I, 30-35.

IV. — LA COLOMBE, EMBLÈME DE L'INSPIRATION DIVINE.

L'inspiration céleste, en chacun de nous, c'est le secours intérieur qui nous vient par cette aide divine que la théologie appelle « la grâce actuelle ». C'est la pensée qui éclot à propos en nous pour nous pousser vers un bien, pour nous éloigner d'un mal, pour nous faire accomplir un acte de telle manière qu'il puisse être meilleur à notre égard ou à l'égard d'autrui.

Les symbolistes ont figuré par la Colombe emblématique cette opération de la grâce divine dans un homme ou dans un groupe humain. C'est, ainsi qu'ils ont fait planer une Colombe au-dessus des clercs romains assemblés, figurant par-là l'impulsion divine qui poussa ceux-ci à élire, vers 240, le pape saint Fabien.

Quand il s'agit d'un homme, la Colombe plane aussi au-dessus de sa tête, ou se tient perchée près de son oreille droite, sur son épaule, par exemple. Les plus anciennes représentations de saint Grégoire-le-Grand nous la montrent ainsi[1]. II en est de même pour plusieurs autres saints. Au XVIIe siècle, le « Chapeau bénit » de l'archiduc Ferdinand d'Autriche fut orné, du côté et au-dessus de l'oreille droite de la Colombe inspiratrice (Fig. IV).

Fig. IV. — La colombe emblème de l'inspiration divine,
sur le chapeau bénit de l'Archiduc Ferdinand d'Autriche.

Les sept dons du Saint-Esprit, qui se manifestent toujours en l'homme par d'heureuses et salutaires inspirations sont souvent représentés par sept Colombes ; le Moyen-Âge les exprima ainsi dans les vitraux des grandes cathédrales, à Chartres, par exemple, au Mans, à Saint-Denis, etc.

V. — LA COLOMBE, EMBLÈME DE JÉSUS.

Sans que la Colombe ait jamais symbolisé le Sauveur aussi fréquemment que le Saint-Esprit ou l'Âme fidèle, son image entra cependant, dès les premiers temps chrétiens, au nombre des emblèmes personnels du Christ Jésus.

Au IIe siècle, si l'on s'en rapporte au témoignage de Tertullien, ce symbolisme était accepté dans l'église[2]. Et Martigny nous dit qu'il s'y établit en raison de la valeur numérique du nom grec de la Colombe, *peristera*, qui est la même que celle du sigle *Alpha* et *Omega* dont Jésus-Christ lui-même

[1] Cf. Molanus, *Hist. Sanct. Imag.* op. Martigny, *Dict. des Antiq. Chrét.* p. 162. — Et Dom H. Leclercq, voir *Dict. d'Archéol. Chrét.* t. V, vol. I, col. 526.
[2] Voir Tertullien, *Adv. Valentin*, chap. III.

a dit qu'il est son image : « Ego sum Alpha et Omega », Je suis le Principe et la Fin de tout[1]. Aussi le poète Prudence, au IVe siècle acclama-t-il ainsi le Christ Jésus :

Tu mihi, Christe, columba potens,

Sanguine pasta cui cedit avis.

« O Christ tu es pour moi la Colombe puissante qui fait céder l'oiseau repu de sang[2] ».

Et *La Clef* du pseudo saint Méliton, affirme à son tour : « Columba, Deus, Christus[3] ».

Plus tard les « Bestiaires » se feront l'écho des premiers temps chrétiens, et Philippe de Thaun, au XIIe siècle, écrira :

« Li colums signefie

Jhesu le Fiz Marie ;

Et nus, ses colums sumes ».

« La Colombe représente Jésus, fils de Marie ; et nous sommes ses petites colombes ».

Et Guillaume de Normandie, un peu après, s'est exprimé ainsi :

Cest oisell nos senefie

Ihesu qui tot a en baillie,

Qui tot governe et qui tot fait[4].

Le sens christique de la Colombe dans l'emblématique chrétienne est donc incontestable ; ce qui permet de voir l'image du Christ dans certaines Colombes représentées sur les très anciens monuments chrétiens, par exemple sur l'autel de Bagnols, qui est du Ve siècle, où le doux oiseau surmonte le Monogramme cruciforme du mot X PICTOC, Christos[5] (Fig. V).

Fig. V. — Sculpture de l'autel gallo-romain
de Bagnols-sur-Cèze (Gard).

[1] Martigny, *ouvrage cit*. p. 162.
[2] Prudence, *Cathemerinon*, III, 166.
[3] Cf. B. Renoir, in *Dict. d'Archéol. Chrét. et de Liturg*. t. III, vol. II, col 1854.
[4] Guillaume de Normandie, *Le Bestiaire divin*, XXXI, *de Colump*, traduct. Hippeau, p. 283.
[5] Voir Dom Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét*. t. II, vol. I, col. 67.

Souvent aussi dans l'art des premiers temps chrétiens la Colombe apparaît entre deux poissons[1] qui, eux, représentent incontestablement les fidèles, or, d'ordinaire, c'est toujours un emblème personnel du Christ qui se trouve ainsi entre eux, et vers lequel ils vont.

Un sarcophage sculpté du Latran datant du IVe siècle, nous montre un saint qui tient une couronne devant une enseigne militaire ; or, au sommet de cette sorte de « labarum » que recouvre un voile, se tient une grande colombe, pendant que des colombelles voltigent dans le feuillage d'arbres voisins. Il est bien évident, ce me semble, que, sur cette enseigne triomphale, la Colombe remplace le chrisme constantinien du Labarum, et qu'elle n'y peut évoquer que le Christ seulement[2].

Sur une lampe fournie par le premier sanctuaire chrétien de Chiusi, la Colombe se montre la tête surmontée d'une croix. Et sur les « poursuites mystiques du Cerf » des diocèses mérovingiens de l'Ouest de la France, la Colombe plane au-dessus du Cerf, emblème de l'âme, que les chiens, c'est-à-dire les passions, poursuivent, et qui s'en va, de franc galop, vers la croix. Sur les exemplaires de ces « poursuites » trouvées à Nantes et à Rezé (Loire-Inférieure), (Fig. VI), elle apporte la paix intérieure à l'âme poursuivie, et, au-dessus d'elle, une longue croix latine est couchée dans le sens de la longueur de son corps[3]. La Colombe, c'est ici le Christ avec le secours de sa grâce divine.

Fig. VI. — La colombe sur une « poursuite » du Cerf.
Nantes (VIe-VIIe s.).

VI. — La COLOMBE ET L'EUCHARISTIE.

Il n'est pas toujours facile, il est parfois impossible de préciser qu'elle a été la vraie pensée de ceux qui ont sculpté, peint ou tracé, cet emblème de la Colombe dans l'art religieux ; pourtant, l'étude habituelle du symbolisme ancien permet souvent de bien saisir l'intention réelle des artistes de ces temps lointains.

Nous trouvons, par exemple, deux motifs décoratifs différents qui mettent en contact l'image de la Colombe et celle du Raisin emblématique qui est un des symboles consacrés de l'Eucharistie. Dans certains cas, une ou plusieurs Colombes becquètent un raisin ; en d'autres cas, la Colombe porte le raisin dont elle tient le pédoncule dans son bec, et le présente ; c'est ce que nous voyons sur une très belle lampe de l'ancien Cabinet de France[4]. Il est certain que, dans le premier cas, la

[1] *Ibid*. t. V, vol. I, col. 109.
[2] Voir Dom Leclercq, *op. cit*. fasc. LXXXIII, col. 959, fig. 6547.
[3] Voir Parenteau, *Catalogue raisonné de l'Exposition des Beaux-Arts*, 1872, p. 180, pl. XI, n° 3 ; et *Inventaire archéol.* p. 44, pl. XXI.
[4] Cf. G. du Tourret, in *Revue Archéol*. t. IV, (1884), p. 199.

Colombe représente l'âme chrétienne qui se nourrit du Raisin eucharistique ; dans le second, on a reconnu l'emblème du Christ portant et offrant lui-même son Eucharistie. Et ce motif est à rapprocher de la Colombe portant de la même manière l'épi de blé.

Le tombeau d'un évêque lombard du VIIIe siècle, découvert en 1886, contenait divers objets relatifs à l'Eucharistie parmi lesquels une Colombe portant une grappe de raisin, et « un Christ en forme de poisson flanqué de deux Colombes sur lesquelles coulent les flots jaillissants d'une grappe de raisin[1] ». Cette intéressante trouvaille me semble corroborer ce que je viens de dire.

Ailleurs, comme je l'ai dit aussi, la Colombe présente l'Épi ; ou, parfois, deux Colombes emportent dans leur bec un grain de blé[2], « et seraient le symbole de l'âme bienheureuse se nourrissant du froment céleste[3] ».

Je ne parle pas ici du vase sacré dit « Colombe Eucharistique » que nous rencontrerons dans la série des emblèmes Liturgiques.

(*À suivre*).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

— Dans la deuxième partie de cette étude, M. Charbonneau-Lassay nous présentera : *la Colombe de l'arche ; la Colombe, emblème de l'Amour du Christ ; la Colombe, emblème des deux natures de Jésus-Christ ; la Colombe, emblème de la Vierge-Marie ; la Colombe, emblème des Apôtres et de l'âme fidèle ; la Colombe, emblème de l'Église*.

[1] Voir Ed. Le Blant, *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*. — (Séance du 14 mai 1886).
[2] Cf. de Boissieu, *Inscriptions de Lyon*, p. 581.
[3] Martigny, *Dict. des Antiq. Chrét*. p. 163.

[Compte-rendu de l'article « *Le Marbre astronomique de la Chartreuse de Saint-Denis d'Orques* ». *Regnabit*, n° 9, février 1924, p. 211-224.
Paru dans la revue *Atlantis* (juin 1928), par Paul Le Cour].

⁂

Atlantis, Bulletin des « Amis de l'Atlantide » publie dans son numéro de juin 1928, l'article suivant au sujet du « Marbre astronomique de la Chartreuse de Saint-Denis d'Orques », marbre présenté par M. Charbonneau-Lassay dans *Regnabit*, t. VI, p. 211 et seq.

LE SYMBOLE DU CŒUR.

Nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs un très beau bois gravé de M. Charbonneau-Lassay, l'érudit archéologue loudunois dont nous avons souvent parlé déjà. Cette gravure est la reproduction d'une plaque de marbre noir qu'il possède et qui provient de la Chartreuse de Saint-Denis d'Orques dans le département de la Sarthe.

Ce très curieux document a fait l'objet d'une communication de M. Charbonneau-Lassay parue dans *Regnabit* (revue du Sacré-Cœur, en février 1924) et son intérêt est évidemment très grand.

Bien que le couvent de Saint-Denis d'Orques remontât au XIIIe siècle, M. Charbonneau-Lassay se basant sur le décor de palmettes qui figure aux angles pense que ce marbre date de la fin du XVe siècle. Il est donc très antérieur à la dévotion au Sacré-Cœur basée sur les apparitions de Paray-le-Monial au XVIIe siècle.

On voit ici un cœur rayonnant et blessé placé au centre des signes du zodiaque (un second cercle porte les signes des planètes alors connues, y compris le soleil, la lune et une croix pattée).

Si la mystique chrétienne, selon l'interprétation de *Regnabit* voit simplement là le cœur du Christ, centre du plan divin, il n'est pas interdit de penser que l'auteur de ce document, comme certain Carme de l'abbaye du Martray à Loudun, qui a tracé des graffites dont nous aurons à reparler, faisait partie de cette Église en dehors des Églises à laquelle appartiennent tous ceux qui, à travers les siècles, ont connu ou tout au moins entrevu certaines grandes lois à la fois scientifiques et religieuses que ni la science seule, ni la religion seule ne sauraient expliquer d'une manière satisfaisante.

M. Charbonneau-Lassay, dans son article de *Regnabit*, ne se refuse point à admettre une sorte d'identification mais toute symbolique entre le Christ et le soleil et il rappelle à ce sujet que le Credo dit du Concile de Nicée que nous avons tous chanté sans réfléchir, l'appelle *Lumen de lumine*.

Signalons qu'à Saint-Just sur Dive, M. Charbonneau-Lassay a trouvé dans une sépulture vieille de 1500 ans, une patène de terre sur laquelle figure un soleil ayant au centre le monogramme du Christ les deux lettres grecques X et P superposées.

Certainement le moine qu1 a tracé cette image emblématique dans ce dur morceau de marbre savait qu'il y a au-dessus de nos vaines querelles d'école, des lois auxquelles s'applique la grande doctrine occidentale *dont le nom du Christ est la clef.*

Nous aurons plus d'une fois à revenir sur le symbole du cœur, car, comme le dit Paracelse, c'est dans le cœur que se trouve enfermée l'énigme de l'homme et du monde.

Remercions M. Charbonneau-Lassay de nous aider dans cette grande tâche par l'immense quantité de matériaux qu'il a réunis et qu'il interprète historiquement avec une rigueur qui ne peut donner prise à aucune critique.

Paul Le Cour.